

Le tourisme

Le tourisme, on le sait, est une donnée récente de l'histoire des voyages. On se déplace pour son plaisir depuis moins de deux siècles. C'est entre 1800 et 1830 que l'aristocratie européenne commence à céder à l'appel des lointains, au charme crépusculaire des ruines, ou plus modestement, à l'attrait des premières stations thermales. 1811 : c'est la date exacte où apparaît, en Angleterre, le mot de tourisme au « travel », travail, peine, périple à la fois utilitaire et aléatoire, succède le « tour », voyage circulaire, occupation récréative, d'autant plus agréable qu'elle donne la certitude et la satisfaction profonde de revenir, en temps voulu, à son point de départ. Grâce à John McAdam¹ et à ses revêtements qui révolutionnent l'art de construire les routes, grâce aux inventions plus tardives du chemin de fer et du bateau à vapeur, le voyage est arraché au hasard pour entrer dans l'ère moderne de sa sécurité. C'est cela le tourisme : ce minimum de confort et de prévisibilité qui libère les longs déplacements pour d'autres usages que ceux du commerce, des migrations forcées, des pèlerinages, ou des campagnes militaires. On voyage désormais pour soi, c'est-à-dire indissolublement, pour son plaisir et pour son image.

Avec le tourisme, il faut saluer la naissance de la pérégrination égoïste et oisive.

La société capitaliste du XIX^e siècle honore, en même temps, deux principes antagonistes : l'un bourgeois, de célébration du travail ; l'autre aristocratique, de mépris pour toute forme d'activité laborieuse. Le capitaine d'industrie domine la vie économique au nom d'un idéal ascétique d'épargne et d'enrichissement ; le rentier, ultime avatar du seigneur, domine la vie mondaine : il vit fastueusement, et sans rien faire, et c'est-à-dire que ses goûts, ses habitudes, ses comportements servent de modèle de référence. Deux univers séparés succèdent à l'épisode révolutionnaire : la société tout entière enrôlée sous la bannière du travail, et ce qu'on appelle désormais le « monde », qui affiche pour les occupations nécessaires à la survie un mépris imperturbable. C'est au sein de cette élite désœuvrée qu'est né le tourisme, pratique du périple ostentatoire. L'oisiveté – preuve depuis toujours de la suprématie sociale – se charge d'un contenu nouveau : le privilège de loisir se définit désormais comme privilège de voyage.

En ces temps originels, les écrivains voyageurs n'éprouvent aucune honte à se proclamer touriste. Certains défenseurs de la langue française reprochent à Stendhal² d'avoir utilisé dans un de ses titres, ce néologisme, prétentieux, et britannique. Même Nerval³ – romantique absolu – s'affuble sans vergogne d'un terme libre encore de toute connotation pot-au-feu. Le déclin du mot s'amorcera avec la démocratisation de la chose. Dès que les migrations inutiles échappèrent au monopole des « happy few⁴ », et que la bourgeoisie traditionnellement casanière fut prise de bougeotte, l'élite écoeurée proclama la fin du voyage. Où sont, dit-elle, les aventures d'antan ? Tout est banalisé, rabâché, uniformisé, l'équipé individuelle s'est dégradée, partout c'est la planification qui règne et l'ennui : rien ne sert de courir, il fallait partir avant. Cette déploration romantique des « good old times⁵ » commence vers le milieu du XIX^e siècle, elle accompagne donc presque

depuis sa naissance le développement de l'industrie touristique : cela fait cent cinquante ans que les meilleures plumes s'acharnent à nous décourager de partir, et varient à l'infini sur les deux thèmes du « trop tard » et de « l'à quoi bon ». La complainte remonte aux premières agences de voyage : Cook⁶, en effet, fut vivement pris à partie par l'aristocratie anglaise qui ne pardonnait pas aux classes moyennes cette accession à des voluptés nobles. C'est ainsi que le terme de touriste perdit son prestige élitair et commença sa longue carrière péjorative. Aujourd'hui la métamorphose est consommée : le même mot, qui définissait les voyages raffinés d'un petit nombre, s'applique aux déplacements inertes et massifs de la majorité. Le nouveau chic, c'est l'antitourisme.

Pascal Bruckner et Alain Finkielkaut,
Au coin de la rue, l'aventure, Éditions du Seuil, 1975.

1. John Loudon McAdam (1756-1836) fut un ingénieur écossais. Il fut le premier à mettre en œuvre le système de revêtement des routes à l'aide de pierres cassées, qui porte à présent son nom, le macadam (en anglais : *tarmacadam* ou plus couramment *tarmac*).
2. Stendhal (1783-1842) fut un romancier célèbre du XIX^e siècle. Lisez *La Chartreuse de Parme* ou *Le Rouge et le Noir*. Il vécut et voyagea beaucoup en Italie. *Promenades dans Rome* (1829) le révèle un voyageur passionné d'art et de paysages.
3. Gérard de Nerval (1808-1855) fut un poète et romancier romantique français qui a aussi voyagé en Italie, en Espagne, en Autriche, en Allemagne, en Flandre, en Egypte. *Odelettes* (1834), *Les Chimères* (1854), *Voyage en Orient* (1851).
4. *happy few* = le petit groupe des privilégiés (citation de *Henry V* de Shakespeare).
5. *good old times* = le bon vieux temps (mais en fait les auteurs se sont trompés ; la bonne expression est *the good old days*).
6. Thomas Cook (1808-1892), homme d'affaires britannique, initiateur en 1841 du premier voyage organisé, fondateur des agences de voyage.

Corrigé

1. Ce texte est construit en trois paragraphes.
2. La logique de l'argumentation est chronologique : du temps le plus ancien au plus récent. De la date d'apparition du mot *tourisme* en 1830 au XX^e siècle (les années 1980). Cette clarté des dates ponctue l'argumentation de type démonstratif (argument + exemples + commentaire) :
 - §1 (naissance du mot « tourisme » : un voyage sûr pour le plaisir) ;
 - § 2 (au XIX^e siècle, le tourisme devient un périple ostentatoire) ;
 - § 3 (au XX^e siècle, démocratisation du tourisme et perte de sa valeur élitair).
3. (voir ci-après)